Marc-Henri en Provence : les Baux

Autor(en): **Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 27

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-225327

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lausanne — 72me Année — N° 27 — Samedi 8 juillet 1933

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

LA MODE CHEZ LES HOMMES

IL s'agit d'une question de poil. « Celui qui a du poil, a de la volonté », dit le bon Vaudois.

Dans le tout vieux temps, la face était rasée au complet ou bien on portait la barbe entière ; seuls les soldats rentrant du service militaire étranger étaient moustachus et combien ; pour eux, c'était une marque de virilité dont ils se montraient fiers, avec raison d'ailleurs.

Le citoyen Louis du Carroz en avait aussi la profonde conviction et ces poilus, à son avis, devaient être de très bons tireurs, ceci a été exprimé en voyant passer David de Franex, homme à belle barbe touffue. A cette époque, la mode avait changé : chaque jeune se gardait bien de se raser sous le nez dès que la nature y faisait apparaître le plus léger duvet; les uns ne pouvaient arborer que quelques poils fous, tandis que d'autres, en passant l'école militaire, faisaient déjà admirer des moustaches conquérantes.

Il y a cinquante ans environ, une anecdote paraissait dans le *Courrier Suisse*, journal lausannois : « Un baiser sans moustaches est une soupe sans sel » ; cette boutade ne manqua pas de faire rêver nombre de jeunesses, entr'autres une qui, hélas, mourut vieille fille !

Dans ces temps-là, quelques officiers d'artillerie et de cavalerie, gants jaunes la plupart, étaient imberbes.

Maintenant, de nouveau — rien de neuf sous le soleil — la mode est aux « sans poil ». On a commencé par restreindre aux commissures des lèvres, puis on a laissé une petite touffe sous les narines et ensuite tout a été enlevé ; ces demoiselles trouvent cela bien ! Voyons, Alice, Rose et surtout Jeanne, vous admirez ces faces glabres à la lèvre supérieure retroussée par le feu du rasoir, ces traits accentués aux angles proéminents. Ah ! non, vos mères et grand'mères avaient meilleur goût.

Pour lutter contre cette mode affreuse, faudra-t-il la fondation d'un nouveau front national, romand cette fois, avec programme du rétablissement du port de la moustache ; alors, mesdames, le désert refleurira comme la rose, la tête de l'homme repraîtra dans toute sa virilité.

En terminant, pour ramener un sourire sur vos gentils visages, voici un mot authentique — ma fille n'avait que cinq printemps ; elle admirait tellement les moustaches et regrettait que les dames ne soient pas dotées de cet ornement :

— Papa, chez les chats, est-ce qu'il y a des messieurs et des dames ?

— Certainement, Charlotte.

— Mais alors, pourquoi tous les chats ont-ils des moustaches ?

Julius.

LE DOU RATS

On rat dè vela, on iâdzo,
Avâi menâ, po sepâ,
On rat dè noûtron velâdzo
Que l'avâi zu reincontrâ.

A la vela ti lè doû
L'arrevant : n'a fam dâo diabllio !
Lard, rûti, sâocesse âi tschou
Lè z'atteindant sû la trâbllia.

Adan, sè sant goberdzî
Et l'ant fé grand'teimps la fîta ;
Mîmameint que lo boûtsî
Lâo z'è montâ à la tîta !

L'îrè trop biau po dourâ :
Tandû que sè pourlètsîvant,
Doû matou que s'approtsîvant,
D'on coup sè mett' à miaulâ...

Ah ! vo z'arâi falliû vère
Décampâ clliâo compagnons,
Ein raseint, dein la tserrâire,
Lo fin bord dâo médelion !

« I'ein è prâo de clliâo fregâtse !
Que fâ lo rat dè tsi nô :
I'âmo mî letsî ma drâtse
Dein la cave âo gros Jeannot.

« Se cein ne m'è pas possiblliô
De lâi trâovâ dâo boutsî,
Pu bâire et modâ tranquillo
Dèvant dè m'allâ cutsî. »

Sami.

MARC-HENRI EN PROVENCE

Les Baux.

Au delà de Maillane s'étend une région de grandes cultures maraîchères. Dans une terre limoneuse, les choux-fleurs sont alignés comme des soldats à l'exercice. Vigoureux et robustes, ils recherchent le soleil, tandis que leur pied plonge dans un sol fertile où les canaux d'irrigation amènent l'eau en abondance.

— Heureux pays ! s'écrie Marc-Henri. Décidément ces Provençaux savent se donner du bon temps. Sans se fatiguer le moins du monde, ils cultivent de beaux légumes qui leur rapportent des tas de billets de banque. Ils sont assez malins pour ne pas se « dépondre » les bras, toute la sainte journée, en portant des arrosoirs. J'ai toujours dit que les Helvètes savaient ce qu'ils faisaient le jour où ils ont décidé de quitter leurs glaciers pour venir s'établir dans ce pays de Cocagne.

— Tu pourrais ajouter, fait Jules au Sapeur, que ça ne leur a guère réussi !

Cependant l'automobile quitte la région des « beaux plantages » pour traverser des prairies brûlées de soleil et coupées de jolis boqueteaux. Puis, tout à coup, nous apercevons, à un détour du chemin, des champs de pétunias et de pois de senteur en pleine floraison.

François du Crêtet écarquille les yeux. Lui, qui est si fier de ses plates-bandes où croissent des gueules de loup, des œillets et des giroflées, ne comprend pas qu'on puisse perdre autant de terrain pour des fleurs qui, dans quelques jours, seront fanées, tout comme l'esparcette dans la campagne vaudoise. Il fait part de son étonnement au chauffeur, lequel lui répond :

— Là, monsieur, on récolte la graine !

— Et qu'en font-ils ?

— Eh bien ! quoi, ils la vendent.

— Quand je te disais, reprend Marc-Henri, que les gens de par là sont des malins qui savent faire argent de tout, sans se donner trop de peine. Pense-te voir si, au lieu de nous éreinter à faucher nos foins et nos regains, à lier nos gerbes de blé avant l'orage et à traire nos vaches matin et soir, nous nous mettions à cultiver des fleurs qui n'ont rien d'autre à faire qu'à s'épanouir sous le ciel du bon Dieu, comme la vie serait facile !

— Oui, oui, conclut Jules au Sapeur, philosophe, chaque pays a ses coutumes et son climat. Pas vrai, François ?

Ce dernier, qui somnole déjà au fond de la voiture, répond d'une voix lointaine :

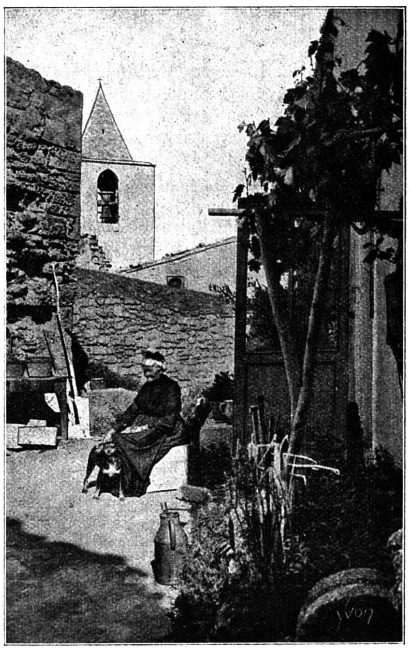
— Oh ! ça, c'est une affaire en règle.

Maintenant, nous arrivons au pied des Alpilles. Une jolie route en lacets s'insinue dans un vallon bordé de roches boisées. De temps à autre, il y a une petite prairie plantée d'oliviers et d'amandiers. Puis, de nouveau, l'espace se resserre et le paysage devient plus sauvage. A mesure que l'on monte, la végétation diminue et le désert de pierres apparaît.

Jules au Sapeur jette un coup d'œil morne autour de lui ; partout c'est le silence ; aussi loin que le regard s'étend, il n'y a rien, rien de rien, pas la plus petite auberge à l'horizon. Seul, le bruit du moteur anime ces solitudes. François du Crêtêt est parti pour le pays des rêves et Marc-Henri, pour se donner une contenance, allume un gros cigare.

Bientôt, nous voyons apparaître un énorme rocher, nu, abrupt, aux formes fantastiques.

Il grandit à vue d'œil, il semble vouloir nous écraser et fermer toutes les issues. Cependant, grâce au dernier lacet, nous parvenons à le contourner et le paysage change brusquement d'aspect. Le col franchi, nous roulons dans un dédale de pierres entassées les unes sur les autres.



Sommes-nous dans les régions dévastées de la France du Nord, ou bien dans les ruines de quelque cité antique ? La route décrit une courbe gracieuse et, dans le lointain, accrochées aux derniers contreforts de la montagne, de pittoresques maisons apparaissent. On dirait qu'elles sont taillées dans la roche et entassées les unes sur les autres.

— Où sommes-nous ? demande François inquiet.

La main tendue en avant, le chauffeur lui répond :

— Là-haut sur la crête, vous apercevez les Baux et, à gauche, c'est le Val d'Enfer.

François, qui a sans doute fait un mauvais rêve, s'écrie :

— Alors, vous nous menez en enfer, à présent. Il ne manquait plus que ça !

Marc-Henri, goguenard, lui répond :

— Tu n'y seras pas plus mal que chez toi. L'enfer, dans ce pays, cela n'a rien d'effrayant. J'ai l'impression qu'on s'en accommoderait volontiers ! Il n'avait pas achevé sa phrase que la voiture s'arrêtait en face de l'« Hôtel de la Reine Jeanne », l'un des mieux achalandés de l'endroit.

Nous n'avions pas mis pied à terre que deux ou trois guides nous entouraient déjà, promettant, si nous les suivions, de nous faire voir des merveilles.

Marc-Henri les repoussa d'un geste en déclarant :

— C'est bon, c'est bon. On verra voir. Pour le moment, on a soif !

Ces propos furent dits avec tellement d'autorité que les guides s'éloignèrent, attendant, sans doute, une occasion plus favorable.

* * *

Dans la salle à boire de l'« Hôtel de la Reine Jeanne », nous avons bu une bouteille de Château-Neuf du Pape qui a fait merveille et réconcilié François avec l'enfer dans lequel il va passer une heure ou deux. Le chauffeur lui-même s'est déclaré enchanté de sa promenade et de la « fine goutte » que nous lui avons offerte. A la première bouteille succéda une seconde. Et la troisième aurait certainement fait son apparition si Marc-Henri ne s'y était pas énergiquement opposé :

— Il s'agit maintenant, fit-il, de visiter ce village des Baux. On n'est pas venu jusque-là pour rester dans une pinte.

Il se leva le premier et sortit. Nous l'avons tous suivi, même Jules au Sapeur, lequel s'apprêtait déjà à faire « schmolitz » avec le chauffeur.

— Je vous attends ici, déclara ce dernier, en vidant son verre et en allumant un bout de Grandson qu'il déclara excellent.

Dans la Grand'Rue, laquelle est étroite comme une venelle du moyen-âge, nous nous sommes acheminés à la queue leu leu, admirant les vieilles maisons construites en partie dans les rochers. Ici et là, voici une porte originale, une fenêtre à meneaux, un pavillon, une tourelle crénelée. Tandis que François s'extasiait devant la grande baie vitrée de l'hôtel de Manville qui porte encore, sur son fronton, la devise de Genève : « *Post tenebras lux* », Marc-Henri affirma qu'il fallait sortir de ce quartier de vieilles baraques pour aller voir la vue. Sur la « Place de la Lauze », nous avons obliqué à droite et sommes arrivés devant l'esplanade de l'église d'où nous avons eu un joli coup-d'œil sur toute cette pittoresque contrée.

Au fond, c'est le Val d'Enfer avec son dédale de pierres et ses éboulis puis, à nos pieds, voici quelques maisons au milieu de champs en culture.

Une jolie vendeuse de « souvenirs du pays » veut bien nous donner quelques explications. Petite et gracieuse, dans son corsage brun, elle nous regarde gentiment. Elle a des yeux magnifiques, un teint mat et un petit nez spirituel qui enchante Marc-Henri. Médusés, nous formons le cercle autour d'elle et buvons ses paroles. Elle nous montre, au premier plan, un moulin qui porte le nom de « Maître Cornille », ce qui fait tressaillir de joie François du Crétêt. Puis, avec un sourire ambigu, elle désigne, du doigt, une maison à demi-ruinée qui s'appelle : « Pavillon de la Reine Jeanne, rendez-vous d'amour des Princes des Baux ».

Ses explications furent coupées d'un éclat de rire de Marc-Henri :

— Ces tonnerres de Méridionaux, s'écria-t-il, il n'y en a point comme eux. Grands coups d'épée et... rendez-vous d'amour ! Quelle superbe race ! C'est le cas de dire : « Poison de souleil ! »

Après nous avoir affirmé que le poème « Mireille » avait été filmé dans le vallon que nous avions sous les yeux, la jeune vendeuse nous parla des seigneurs des Baux qui étaient de grands batailleurs, du roi René qui a laissé des souvenirs dans toute la Provence et de la reine Jeanne dont la vie aventureuse serait trop longue à raconter.

Pour remercier notre aimable vendeuse, nous lui avons acheté une quantité d'objets inutiles. Marc-Henri s'est offert un plat qui servira à orner la plus belle chambre de sa maison et qui porte ces mots :

A la table et au lit,
Tout rit quand j'y suis.

* * *

La voiture nous attend. Encore un dernier regard à cette pittoresque bourgade des Baux et nous filons, à travers des champs d'oliviers, vers la ville d'Arles, perdue là-bas, tout là-bas, dans la plaine.

Jean des Sapins.

LA PATRIE SUISSE. — Dans *La Patrie Suisse* du 8 juillet : le passage du Tour de France à Genève, le grand prix motocycliste à Berne, les fêtes de gymnastique de Dubendorf, le raid des hydravions italiens, l'installation du nouveau musée Wagner, à Lucerne, les fêtes des promotions. Des variétés : le palais de la Monnaie à Londres, la page de l'alpiniste, une chronique musicale sur les manifestations de Florence, une page gaie, formant avec les nouvelles, les romans, les pages de mode, le fond de ce beau numéro.

LE CHIEN

On était au commencement de juillet. Il faisait lourd et chaud. Aux terrasses des cafés, les clients immobiles, somnolaient à demi, regardaient l'arroseuse passer devant eux. Sous le pinceau d'eau, le pavé d'un blanc dur et fatiguant se teignait en plus sombre, comme un meuble sous le ripolin luisant. Deux petites rigoles troubles couraient le long des trottoirs, s'engouffrer dans les criblets. Cette odeur de vapeur fraîche pénétrait les choses, montait de la rue pour se perdre très haut dans le bleu du ciel. Au pied d'une façade, une éclaboussure en feu d'artifice, lentement séchait, s'effaçait. Et de nouveau, la chaleur implacable enfiévra l'atmosphère. On n'entendait que le chantonnement monotone d'un moteur électrique et le clac... clac régulier d'une courroie de transmission... Ah ! dormir sur la table, le bras replié, s'abandonner pesamment à ce mouvement giratoire qu'on sent tourbillonner dans sa tête vide et lourde...

Ernest Regamey, sous-secrétaire provisoire à l'Etat, venait de faire un agréable petit somme. Il se leva, s'étira, et à grands coups d'eau se rafraîchit la figure. Puis, sifflotant, il crocha son col, passa son paletot, alluma une cigarette et sortit. Les mains dans les poches, il descendit deux étages, traversa le corridor sonore et glacé, et se trouva sur le trottoir.

Comme il s'avançait, un petit chien aux longs poils bruns, la langue pendante, l'œil vif et agitant une queue touffue, se jeta dans ses jambes, se dressant sur ses pattes de derrière, il cherchait un appui. Ernest Regamey recula plutôt par crainte de taches parce que la bête ne paraissait nullement agressive.

— Allons, allons ! Bas les pattes, polisson !

Et se baissant, il fit semblant de ramasser un cailloux et le geste de le lancer devant lui. Le petit chien courut, flaira le sol, tourna court et s'en revint, frétillant, au petit trot. Ernest Regamey qui s'en allait déjà, se retourna :

— Ah ! mais non, mon petit, je ne te veux pas !

Et pour l'effrayer, il tambourina des pieds et gesticula des bras, comme s'il se fut agi d'une poule...

— Brrr !

Ce qui rendit le roquet fou de joie, croyant qu'on voulait jouer avec lui ! Et il jappait, et il sautait, partait, fonçait et évitait le pied d'un brusque crochet. Déjà les passants amusés, s'arrêtaient, souriaient doucement. Ernest Regamey se sentit mal à l'aise et un peu honteux de ferrailler contre ce toutou et il reprit son chemin d'un air faussement détaché... Le petit chien s'était arrêté, intrigué. Il tourna la tête, sembla réfléchir, parut hésiter, se secoua vivement, mordit une puce qui lui tourmentait le flanc et... de son même trottinement régulier, le corps un peu de biais, il emboîta le pas derrière sa nouvelle connaissance.

Ernest Regamey avait plusieurs commissions à faire et il comptait bien que le petit chien, à la longue, se lasserait. Il entre coup sur coup dans deux magasins et toujours le petit chien était là, assis sur son derrière, attendant. Il n'était pas entré dans les magasins, mais profita d'un simple rideau qui fermait un salon de coiffure, pour y suivre son nouveau maître.

Il n'avait pas pénétré tout de suite. Mais voyant qu'Ernest Regamey ne sortait pas, il s'était enhardi, avait traversé la salle d'attente sans s'arrêter, flairé le fauteuil et reconnut son homme. Alors, tranquillement, il se coucha sur le flanc, les pattes raides, la gueule entr'ouverte, et haletant doucement, il ferma les yeux. Ernest Regamey expliqua :

— Bon, le voilà qui vient là, depuis chez moi, je n'ai pas pu m'en défaire. C'est bien joli les chiens, mais...

Le coiffeur ne le laissa pas finir :

— Oh ! monsieur Regamey, il ne faut pas lui en vouloir c'est qu'il vous aime bien !

Et toute la conversation roula sur les chiens.